

Penser l'Europe

EDGAR MORIN

*En 1987, l'Europe reste un continent divisé après 40 années de guerre froide. La Perestroïka de M. Gorbatchev en URSS, dont l'échec permettra indirectement l'ouverture du « rideau de fer » et la chute du communisme, n'en est encore qu'à ses débuts. Le titre du prologue du livre, « Souvenirs d'un anti-européen », n'est pas sans rappeler de façon contraire le titre d'un ouvrage de l'écrivain autrichien Stefan Zweig écrit peu avant son suicide en 1942 : *Le monde d'hier, souvenirs d'un Européen*. Mais Edgar Morin se convertit progressivement à l'idée européenne. Après avoir porté un regard sur l'histoire et la culture européennes, il analyse dans cet ouvrage (Gallimard, 1987, 220 p.) ce que pourrait être le destin commun du continent.*

SOMMAIRE

1. UN VOYAGE DANS L'HISTOIRE ET LA CULTURE EUROPÉENNES

- A. Les « métamorphoses d'Europe »
- B. Le « bouillon de culture »

2. LA PRISE DE CONSCIENCE D'UN DESTIN COMMUN

- A. L'éveil d'une conscience européenne
- B. La réalisation du destin commun

1. Un voyage dans l'histoire et la culture européennes

A. Les « métamorphoses d'Europe »

MORIN EDGAR

Sociologue français, E. Morin étudie les problèmes fondamentaux des sciences de l'Homme.

— La méthode, 1977

— Penser l'Europe, 1987*

— La complexité humaine, 1994

• **Les limites géographiques de l'Europe ont toujours été incertaines.** Si, à l'Ouest et au Sud, elles s'appuient sur l'océan et la Méditerranée, à l'Est en revanche, elles sont artificielles, l'Europe étant le prolongement de l'Asie. L'Oural, qui n'est pas une barrière, n'a jamais empêché les grands mouvements de peuples dans les deux sens : « L'Asie a déferlé sur l'Europe à l'époque des grandes invasions, puis les Tatars ont submergé la Russie de Kiev, puis la Russie a, à son tour, submergé les Tatars pour finalement répandre l'Europe en Asie jusqu'à Vladivostok ». À l'intérieur, l'Europe est très fragmentée et sans unité géographique. « Son originalité est, pour ainsi dire, son manque d'unité. »

• **L'Europe est cependant devenue une entité historique.** « Elle se définit, non par ses frontières, mais par ce qui l'organise... » Les divisions et les conflits se sont succédé depuis le Moyen Âge : schisme religieux de 1054, rupture liée à la Réforme, divisions politiques en États nationaux, multiplication des guerres. Cependant des traits d'unité restent visibles : développement des échanges (foires de Champagne, villes de la Hanse), diffusion des techniques, principe diplomatique de l'équilibre européen... « Ainsi, tout ce qui forme l'Europe moderne la divise et tout ce qui la divise la forme. » Ce sont les nationalismes à partir du XIX^e siècle, la course aux armements qui entraînent une Europe à son apogée au début du XX^e siècle dans deux guerres suicides qui aboutissent à sa division après 1945 ; « depuis la guerre froide, l'Europe est écartelée entre Orient et Occident ».

• **L'Europe a ainsi connu tout au long de son histoire, une succession de métamorphoses.** De l'Europe des États à l'Europe des États-nations... de l'Europe marchande à l'Europe industrielle... de l'Europe maîtresse du monde à l'Europe province sous tutelle. « Aussi son identité ne se définit-elle pas en dépit des métamorphoses mais dans les métamorphoses. » À partir du XV^e siècle, s'affirme l'idée d'une supériorité de la civilisation européenne sur toutes les autres. Cette civilisation européenne s'est répandue dans le monde entier par la colonisation et l'émigration, si bien que « aujourd'hui, ce sont les frontières civilisationnelles qui sont floues ». Enfin, en raison de la variété des différentes cultures, la recherche d'un principe d'unité est difficile puisque « l'ordre de l'Europe, c'est le désordre du chantier tumultueux ».

B. Le « bouillon de culture »

• **L'espace culturel commun européen ne doit pas cacher une réalité culturelle polycentrique.** La base de cette culture est constituée par l'héritage juif, chrétien, grec et latin, base sur laquelle « l'Europe a produit une civilisation originale, marquée par la spiritualité, l'humanisme, la rationalité, la démocratie... ». Malgré cela, des cultures nationales prennent forme ; celles-ci sont « en osmose les unes avec les autres, mais chacune a ses caractères dominants ou ses sphères d'excellence ».

• **L'Europe moderne naît culturellement de l'éclatement de ses fondements judaïque, chrétien, grec et latin.** « Le devenir culturel européen moderne s'effectue dans la dislocation et la dérive de ce qui était étroitement uni dans la pensée

médiévale », c'est-à-dire principalement la Foi, la Raison, la Nature. À partir de la Renaissance, ces trois éléments de base de l'héritage (juif, chrétien, grec et romain) restent complémentaires tout en devenant conflictuels, créant ainsi un « bouillonnement dialogique permanent ». Dans toute l'Europe, ce bouillonnement culturel se traduit par la multiplication des idées et des théories à la « recherche de nouveaux fondements ». Véritable tourbillon « qui emporte et fait culturellement l'Europe », se déplaçant d'une ville à l'autre dans l'ensemble du continent, « de Florence à Amsterdam, Londres, Paris, Iéna, Berlin, Vienne... ».

• **Dans tous les domaines, la culture européenne évolue selon une dialogique permanente.** L'Europe apparaît à la fois comme fille de la chrétienté et comme fille de la Grèce ; de ces deux sources, chacun peut puiser des notions telles que la Liberté ou la Justice. Raison et Foi ont dû tenir compte l'une de l'autre et s'accepter mutuellement, « la Raison a dû accepter la Foi comme la Foi avait dû accepter l'autonomie de la Raison... ». La science européenne est « propulsée entre rationalisme et empirisme, entre imagination et vérification ». Le problème du sens de l'histoire, l'élaboration de philosophies fondées sur le devenir, les théories de l'évolution sont aussi bien des « produits que des producteurs typiques de la culture européenne ». En définitive, « ce que l'Europe a produit de plus original s'est aujourd'hui universalisé pour le pire et pour le meilleur ». Mais cette universalisation pose le problème de ce qui reste spécifiquement européen.

2. La prise de conscience d'un destin commun

A. L'éveil d'une conscience européenne

• **Après des débuts timides, la nouvelle conscience européenne s'affermi à partir des années 1960-1980.** Au lendemain de la guerre, « l'édification de la première Europe trouve peu de maçons et peu de ciment ». Elle se construit cependant mais essentiellement sur le terrain économique (1957 : le traité de Rome fonde la communauté économique européenne), et sous le regard méfiant des intellectuels de gauche qui « voient dans la première cristallisation ouest-européenne plus un obstacle qu'une transition vers une Humanité réconciliée ». Après 1960, la réconciliation franco-allemande, la transformation interne et l'uniformisation des pays qui « vivent désormais au même rythme », l'achèvement de la décolonisation qui « purifie l'idée d'Europe » sont autant de facteurs qui lèvent des « obstacles à l'adhésion européenne, mais sans vraiment y conduire ».

• **La conscience européenne est la conscience d'un « héritage singulier à valeur universelle » mais d'une grande fragilité.** Le choc pétrolier de 1973-1974 a révélé la forte dépendance énergétique de l'Europe. La crise démographique se traduit par la baisse de la fécondité et le vieillissement de la population. La menace est aussi politique et militaire ; il s'agit d'une part du totalitarisme incarné par l'URSS « menace étrange, certaine et incertaine », et d'autre part « l'exterminionisme » représenté par le risque thermonucléaire. La menace est enfin culturelle, la diversité européenne risquant de se fondre en un magma uniformisateur. Des forces de résistance existent néanmoins : les mouvements écologistes, mais aussi les mouvements régionalistes, reflets « d'aspirations infra-nationales fortes [...] qui veulent sauvegarder la variété et l'identité européennes ».

B. La réalisation du destin commun

• **Le passé européen est essentiellement fait de divisions et de conflits.** Il faut retrouver dans ce passé des éléments communs qui pouvaient autrefois apparaître comme secondaires par rapport aux guerres, et qui permettraient de forger une communauté de destin. Le plus grand risque serait l'incapacité des Européens d'assumer ce destin commun. « La crainte de voir l'Europe périr » peut leur fournir la volonté nécessaire. Mais il faut pour réussir, faire du projet européen autre chose que « du beurre excédentaire, des quotas laitiers, des luttes fratricides entre porcs hollandais et français, des réunions interminables où l'on arrache au petit matin un 0,01 de hausse ou de baisse sur la betterave... ». Réduite à des discussions entre technocrates à Bruxelles ou à Strasbourg, l'Europe manquerait de souffle et de pouvoir d'attraction.

• **Les intellectuels pourraient jouer un rôle « d'éclaireurs actifs » de la « nouvelle conscience européenne ».** Ils seraient ainsi les héritiers des humanistes du XV^e siècle ou des philosophes des Lumières en exprimant « la conscience du destin commun et de l'identité commune », toujours présents pour poser les problèmes essentiels, pour intervenir dans les grands débats, les conflits, les crises. Reste à savoir s'ils seraient dignes de cette confiance, alors que beaucoup d'entre eux ont été aveuglés par le marxisme après la guerre, et n'ont prêté attention au message des intellectuels dissidents de l'Est que parfois fort tard. Avec réalisme mais aussi enthousiasme, « les intellectuels européens d'aujourd'hui doivent prendre du mot

Aufklärer, non pas le sens éblouissant de porteur de Lumière, mais le sens avancé du mot Éclaireur ».

• **Une double métamorphose de l'Europe est nécessaire.** Elle doit accomplir « deux conversions, apparemment contradictoires, en fait complémentaires, [...] se métamorphoser à la fois en province et en méta-nation ». L'Europe est, en effet, devenue une province par rapport aux grands États de la planète. À ce titre, si elle veut continuer d'exister, elle ne peut rester divisée. « C'est sa provincialisation qui exige paradoxalement qu'elle dépasse ses nations pour les conserver et qu'elle se constitue en loi supérieure aux États. » Sentiment national et sentiment européen ne sont pas incompatibles, mais ce dernier, encore dans l'enfance, doit se développer. Cette transformation qui aboutira à faire de l'Europe une « province métanationale » est en cours : « Nous ne sommes ni chenille, ni libellule, nous sommes encore dans la chrysalide ».

CONCLUSION

Edgar Morin cherche à démontrer la nécessité de la construction européenne, vaste chantier commencé après la Seconde Guerre mondiale et qui, depuis la parution de cet ouvrage, a largement progressé dans deux directions : élargissement géographique et approfondissement. D'autre part, la chute du système communiste à l'Est permet à nouveau d'imaginer l'entreprise européenne dans le cadre d'un continent réuni. L'auteur a voulu aussi « penser l'Europe » à partir de méthodes et de principes qui lui sont chers : le principe dialogique, qui unit deux notions contradictoires mais indissociables pour comprendre une même réalité ; et le principe de récursion, conçu comme une boucle génératrice où chaque élément du processus est en même temps le produit et le producteur.